



HAL
open science

”Les géants dans la fantasy contemporaine, une espèce en voie de disparition ? ”

Anne Besson

► **To cite this version:**

Anne Besson. ”Les géants dans la fantasy contemporaine, une espèce en voie de disparition? ”. Marianne Closson et Myriam White-Le Goff. Les géants, entre mythe et littérature, Artois Presses Université, “ Etudes littéraires ”, 2007. hal-02933325

HAL Id: hal-02933325

<https://univ-artois.hal.science/hal-02933325>

Submitted on 8 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Besson

Les géants dans la *fantasy* contemporaine, une espèce en voie de disparition ?

in *Les géants, entre mythe et littérature*, Marianne Closson et Myriam White-Le Goff (éd.), Artois Presses Université, « Etudes littéraires », 2007, p. 193-202.

Partir à la recherche des géants¹ en *fantasy*, branche des littératures de l'imaginaire qui se consacre, depuis sa renaissance anglaise des années 30 à 50 autour de J.R.R. Tolkien et C.S. Lewis, à retrouver un merveilleux en général empreint de « médiévitè », s'avère, de façon étonnante, une quête longue et semée d'embûches, à l'image de celle canoniquement confiée aux héros des cycles interminables qui constituent la structure privilégiée par ce genre. En effet, la rareté de ces créatures, dans le corpus large quoique non exhaustif qui nous occupera, semble aller à l'encontre de la perception spontanée qu'on peut avoir de mondes peuplés de créatures merveilleuses ou monstrueuses : a priori on ne voit pas bien pourquoi ces contrées fictionnelles seraient si propices à l'épanouissement des Nains par exemple (et rares sont les textes où ceux-ci n'apparaissent *pas*), et réserveraient en revanche un traitement bien différent à leurs symétriques morphologiques, une place minimale peu adaptée à leurs dimensions... Pourtant, depuis que Tolkien, principale source d'inspiration pour les auteurs de *fantasy* qui l'ont suivi, a fait le choix de gommer ce personnage de son œuvre, les géants y font bel et bien figure d'espèce en voie de disparition.

Dans la plupart des cas, on les reconnaît dans des créatures qui ne sont pas des géants à proprement parler, mais des variantes sur deux avatars tolkieniens principaux, le Troll, du côté du minéral malfaisant, et l'Ent, végétal et bienfaisant. Quand ils existent en tant que créatures humaniformes, les géants sont en train de s'éteindre et apparaissent d'emblée comme les vestiges d'un temps primordial condamné à la disparition, voué à la nostalgie. S'ils survivent enfin, c'est dans les périphéries de la *fantasy*, dans des sous-genres bien identifiés qui leur réservent un traitement spécifique : en *fantasy* jeunesse, des ogres parodiques, et dans les réécritures arthuriennes contemporaines, en particulier les variantes ayant fait le choix d'une lecture ésotérique de la Matière de Bretagne, sous la forme du Géant-Atlante.

¹ Nous adoptons ici les définitions d'Alain Rey (*Dictionnaire historique de la langue française*, Robert) : soit une « personne d'une taille anormalement grande » soit un « être fabuleux, gigantesque, considéré comme l'ancêtre de l'espèce humaine » (à l'exclusion donc des animaux ou végétaux géants et des créatures qui leur sont plus apparentées qu'aux hommes).

Sébastien Mallet a consacré un article au cas fondateur de Tolkien, sous un titre explicite, « La disparition des géants »¹. Il y met en lumière une genèse de l'œuvre où « tout se passe comme si Tolkien avait délibérément effacé leur présence ». L'auteur anglais prend en effet pour point de départ de son travail de « sous-crédation »² les mythologies germaniques et nordiques, dont les caractéristiques qu'elles prêtent aux géants se retrouvent en fait peu ou prou dans toute la variété de nos occurrences : ils y sont les personnifications de phénomènes naturels ou climatiques inquiétants, les premiers nés de tous les êtres vivants, antérieurs aux Dieux mêmes, gardant de ces temps primordiaux une rudesse et une violence qui les lient au folklore des pierres³. *Bilbo le Hobbit*, premier roman publié par Tolkien, à destination du jeune public, fait encore une très rapide mention de géants parfaitement représentatifs de cette tradition : le « duel d'orage » qui empêche les héros de traverser les Monts Brumeux au chapitre 4 prend la forme concrète d'un « jeu » entre des « géants de pierre »⁴ qui font là leur unique apparition. Sébastien Mallet rappelle l'épisode parallèle du *Seigneur des Anneaux* où une autre Compagnie affronte à son tour le climat déchaîné des Monts Brumeux (une tempête de neige ici), qui n'est plus cette fois attribuée à d'hypothétiques géants, mais à une intention maléfique plus diffuse⁵ ; il propose d'en déduire que le géant pouvait n'être, dès *Bilbo*, qu'une transfiguration d'un phénomène naturel par l'imagination effrayée du (petit) hobbit, et qu'en tout état de cause « Tolkien est délibérément revenu sur leur existence »⁶.

Cette disparition des géants s'illustre également dans l'évolution du personnage de Treebeard ou Sylvebarbe, annoncé en 1939 comme un Géant malfaisant quoiqu'adoptant « d'emblée une figure arbresque »⁷, et devenu finalement le premier de la race inédite des Ents, gardien des arbres tendant à se confondre avec eux, de grande taille certes (3 à 5 m), mais loin des 17 mètres du Géant entre-temps abandonné⁸.

¹ Sébastien Mallet, « La disparition des géants », in *La Feuille de la Compagnie, cahiers d'études tolkieniennes* n°1, Michaël Devaux (éd), Paris, Editions de l'œil du Sphinx, 2001, p. 65-88.

² « Du Conte de fées » (« On Fairy Tales », conférence prononcée en 1939), in *Faërie*, trad. Francis Ledoux, Paris, Christian Bourgois, 1974, p. 133-214, p. 167.

³ Pour ce lien des géants et du folklore des pierres dans les différentes mythologies, voir Mircéa Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1949, p. 188-207.

⁴ « les géants de pierre étaient sortis et (...) en matière de jeu ils se lançaient mutuellement des rochers, les rattrapaient et les précipitaient dans les ténèbres où ils s'écrasaient parmi les arbres loin en dessous ou éclataient avec fracas. Puis vinrent le vent et la pluie (...) », *Bilbo le Hobbit (The Hobbit, 1937)*, trad. Francis Ledoux, Paris, Stock, 1969, Le Livre de Poche, rééd. 1993, , p. 75.

⁵ *Le Seigneur des Anneaux (Lord of the Rings, 1954-55)*, *I La Communauté de l'Anneau*, trad. Francis Ledoux, Paris, Christian Bourgois, 1972, Pocket, rééd. 1991, p. 381-391.

⁶ Sébastien Mallet, *op.cit.*, p. 72.

⁷ *Ibid.*, p. 81.

⁸ *Ibid.*, p. 85. Le terme de « géant » est prononcé deux fois à leur propos dans *Le Seigneur des Anneaux*, mais il ne fait que compléter une autre expression plus précise : « ces Hommes-arbres, ces géants, comme qui dirait »

Dans l'œuvre publiée de Tolkien, demeurent alors deux figures pour lesquelles « géant » peut être un qualificatif, mais non un appellatif. Le Troll, tout d'abord, rassemble l'appartenance aux cohortes monstrueuses de l'Ennemi, des souvenirs de l'ogre des contes¹, et le lien au règne minéral de feu les géants de pierre. Cette créature très frustrée, directement issue des mythes germaniques, s'est imposée dans le personnel maléfique qui peuple l'arrière-plan de la *fantasy* post-tolkienienne, sans évolution notable et sans jamais accéder au statut de personnage à proprement parler. Certains auteurs choisissent cependant de lui substituer une race de monstres moins frayée, et dont la taille gigantesque pourra alors devenir une caractéristique distinctive, pour un effet de proximité troublante avec la race humaine que les Trolls ne suscitent en revanche jamais : c'est le cas des « Hünen » qui font de courtes apparitions dans le cycle de Tad Williams « *L'Arcane des Épées* », parmi les alliés du démoniaque Ineluki.

Les Ents, note Mallet, conservent certains traits de leur première nature abandonnée, mais les altèrent par un lien exclusif au végétal qui tend quant à lui à les rapprocher davantage d'un « homme sauvage » médiéval. Ils retrouvent l'ancienneté traditionnellement attachée, dans la plupart des mythologies, à la fois aux géants et à la forêt avec laquelle se confondent les Ents. Leur patient rapport à la chronologie est ainsi souligné : le moindre de leurs mots prenant un temps infini pour se dire, les Ents pèsent leurs choix, et leur habituelle neutralité, loin des affaires des autres races, ne rend que plus impressionnant le déchaînement de violence auquel ils se livrent finalement et qui prend « des tournants de catastrophe naturelle »². Ces personnages, souvent associés à celui de Tom Bombadil, autre « esprit » de la forêt, ont des successeurs directs, comme, dans « *La Roue du Temps* » de Robert Jordan, les Ogiers, peuple d'une taille moyenne de 3 mètres, infiniment lent à vieillir, à la langue aussi peu économe que celle des Ents, et regrettant comme eux les temps lointains des « Grands Arbres », et « l'Homme Vert », gardien de la flore et dernier de sa race, haut de 5 à 6 m., « forme humaine en lianes et feuilles entrelacées, vertes et en pleine croissance »³. Mais ils produisent également des descendants plus lointains, d'un type « terrestre » et lumineux : Bowbaq, dans la tétralogie « *Le Secret de Ji* » de Pierre Grimbert, nous intéresse directement puisque, par le jeu des variantes successives et par un juste retour des choses, il s'agit à nouveau d'un géant,

(*La Communauté de l'Anneau*, *op.cit.*, p. 68), et les « gardiens géants des arbres » (*Les Deux Tours*, trad. Francis Ledoux, Paris, Christian Bourgois, 1972, Pocket, rééd. 1991, p. 131).

¹ En particulier, et sans surprise concernant un texte destiné à la jeunesse, dans *Bilbo*, chapitre 2, « Grillades de mouton ».

² Sébastien Mallet, *op.cit.*, p. 86.

³ Tad Williams, *L'Invasion des Ténèbres* (*The Eye of the World*, 1990), trad. Arlette Rosenblum, Paris, Payot-Rivages, 1995, rééd. en 2 tomes, *L'Invasion des Ténèbres*, 1. *La Roue du temps*, 2. *L'Oeil du monde*, Pocket, 1997 : vol 2, p. 404-405.

se singularisant par un don de communication télépathique avec les mammifères, des malaises sur l'eau, sous terre ou dans l'obscurité et une profonde non-violence.

Les deux grandes figures du géant de pierre et du géant vert informent encore de façon plus large et diffuse la majorité des occurrences, par le biais de l'analogie, comparaisons et métaphores accompagnant les descriptions de géants : ceux-ci peuvent se confondre littéralement avec des rochers, par exemple chez Lewis ou J.K. Rowling qui s'en inspire largement (on y reviendra), et se trouvent tout aussi régulièrement rapprochés d'arbres pour leur taille et leur robustesse : « plus grand qu'un pommier »¹, aux « jambes noueuses aussi épaisses que des troncs d'arbres »². L'homme sauvage ressurgit quant à lui à travers le lien souligné à l'animalité : le géant se voit en général doté d'un système pileux surdéveloppé, barbes et cheveux sont en tout cas toujours longs, et répondent aux peaux de bêtes dont ils sont vêtus et qui se fondent chez les Hünen en une « fourrure pâle et touffue »³. La comparaison qui s'impose est ici celle de l'ours, retrouvant de vieux archétypes mythiques eux aussi passés par le crible de Tolkien, avec cette fois le personnage de Beorn le « changeur de peau », l'homme-ours du *Hobbit*⁴.

L'ensemble de ces traits produit des descriptions des différents géants extrêmement stables ; ainsi la première apparition d'un Hüne anonyme et bientôt abattu se révèle très proche de celle de Bowbaq, membre à part entière du groupe des « Héritiers », notamment parce qu'elles adoptent toutes deux le point de vue du jeune héros qui croise là son premier géant. On a pourtant affaire dans le premier cas à l'unique apparition d'un ennemi dont l'agressivité confirme la monstruosité, assez similaire au rôle du géant médiéval, et dans l'autre au contraire volonté de retourner ce stéréotype de violence avec un « géant plein de bonhomie et de simplicité », qui « n'aime pas se battre » et même « a juré de ne jamais tuer personne »⁵. Une des races gigantesques les plus intéressantes et développées de notre corpus, les Paraïkos de Guy Gavriel Kay, dans sa trilogie « *La Tapisserie de Fionavar* », partagent ce trait, devenu à son tour stéréotypé, qui les condamne à la disparition.

¹ C.S. Lewis, *The Silver Chair* (1953), *Le Fauteuil d'argent*, trad. Anne-Marie Dalmais, Paris, Gallimard Jeunesse, 2003, p. 111.

² Jack Vance, *Madouc* (1989), trad. E.C.L. Meistermann, Paris, Pocket *Fantasy*, 1990, p. 311.

³ Tad Williams, *The Dragonbone Chair*, 1988 ; première édition française en deux tomes, trad. Jacques Collin, Paris, Rivages-Fantasy, 1994 et 95, rééd. Pocket sous les titres *La Ligue du Parchemin 1 Le Trône du Dragon* et *2 Le Roi de l'orage*, 1997, vol. 2, p. 116.

⁴ *Bilbo le Hobbit*, *op. cit.*, chapitre 7.

⁵ Grimbert, Pierre, « *Le Secret de Ji* », *Six Héritiers* et *Le Serment orphelin*, 1996, rééd. en un volume, Paris, Mnémos "Icares", 1999, p. 169 et 175.

En effet, violence comme non-violence mènent toutes deux à cette fameuse extinction annoncée, où la *fantasy* se fait l'écho des géants mythiques, dont le temps toujours précède celui, amoindri, des hommes, comme déjà chez Tolkien : les Ents en effet sont voués à disparaître en tant que race, puisque la perte déjà ancienne des Ents-femmes a interrompu toute reproduction de l'espèce¹. De ce point de vue, ils posent à nouveau un canevas sur lequel vont se greffer reprises et variations : on les croit mythiques ou disparus, en fait ils sont toujours de ce monde, même si ce n'est que provisoirement, isolés et en petit nombre, si bien que les héros sont amenés à rencontrer la légende, à être témoins de ce passé lointain qui s'efface. Les Paraïkos de Kay, géants agonisants, correspondent tout à fait à ce schéma : détenteurs d'une sagesse antique et première (« plus anciens que le savoir d'Ysanne ou de Loren, ou celui des prêtresses de Dana. Plus anciens même que le savoir des Nains ou des lios alfar »²), il n'en est d'abord question qu'au passé : « Les Paraïkos (...). Les Géants. Ils existaient alors et, la nuit, la Chasse Sauvage galopait ds le ciel. Le monde était différent... », ou « Kath Meigol, où avaient autrefois vécu les Paraïkos »³. Quand il s'avère finalement qu'ils n'ont *pas* disparu, c'est parce qu'ils sont *en train* de disparaître, et se voient contraints de contacter une des héroïnes, la prophétesse Kim, depuis les cavernes où un ennemi les enfume pour ne pas avoir à faire couler leur sang maudit : « *Nous existons toujours. Sauvez-nous* ». Et lorsque cette mission est menée à bien, il ne reste que 25 survivants pour effectuer le rite de deuil et de purification du *kanior*, qui constitue leur raison d'être. Pour compléter cette image - pureté primordiale et pouvoir sur la mort - , ces géants tout de blanc vêtus qui ont le pouvoir d'absoudre, ne connaissent pas la haine et ne peuvent s'opposer à l'agression, comme si leur sacrifice rachetait le sang coulé. Mais Kim va devoir changer cette nature profonde pour les enrôler dans le camp du Bien lors de la Guerre ultime, si bien qu'après avoir sauvé les derniers Paraïkos de la disparition physique, elle les détruit plus sûrement encore en s'attaquant à leur essence.

Le « Géant noyé » qui donne son titre à la nouvelle de J.G. Ballard⁴ n'apparaît quant à lui jamais que sous la forme d'un monumental cadavre échoué, que les hommes vont dépouiller ; les Géants des montagnes dont il est question dans le tome 5 de *Harry Potter* ne sont plus que « quatre-vingt, alors qu'ils étaient très nombreux avant. Il devait y avoir une centaine de tribus différentes dans le monde entier. Mais ils sont morts au cours des siècles. Les sorciers en ont

¹ *Les Deux Tours*, *op. cit.*, p. 98-101.

² G. G. Kay, *La Voie obscure* (*The darkest road*, 1986), trad. Elizabeth Vonaburg, , 1995, Paris, Pygmalion, 1997, p. 50-51.

³ G.G. Kay , *Le Feu vagabond* (*The wandering fire*, 1986), trad. Elizabeth Vonaburg, 1994, Paris, Pygmalion, 1996, p. 147 et 194.

⁴ « Le géant noyé » (« The drowned giant », 1964), in *Espaces inhabitables 2*, Paris, Castermann, 1973.

tué quelques uns, bien sûr, mais la plupart, c'est entre eux qu'ils se sont tués et, maintenant, ils meurent plus vite que jamais. Ils ne sont pas faits pour rester collés les uns aux autres comme ça »¹, « C'est plus fort qu'eux, ils s'entre-tuent à moitié toutes les 3 ou 4 semaines (...). Quand on pense qu'ils sont sur le point de disparaître, on pourrait croire qu'ils vont arrêter de faire ça, mais... »². Le cycle de Stephen King, « *La Tour Sombre* », illustre combien des occurrences diversifiées aboutissent pourtant à ce même résultat, la disparition à court terme des géants : dans le 5^{ème} volume, *Les loups de la Calla*, apparaissent de jeunes géants appelés « crânés », car, dans ce texte à la frontière de la science-fiction, c'est à la suite d'une mutilation neurologique qu'ils combinent un retard de développement intellectuel et sexuel et un excès de croissance physique. L'étape infiniment douloureuse de leur *transformation* en géants annonce l'espérance de vie écourtée à moins de 30 ans qui constitue le lot de ces existences monstrueuses³.

Les rares géants survivants de la *fantasy* trouvent refuge dans les périphéries du genre, à commencer par la *fantasy* pour la jeunesse, que son public prédispose à réemployer un géant de la tradition du conte, qui se confond souvent avec la figure de l'ogre. Le volume 6 des « *Chroniques de Narnia* » de C.S. Lewis, *Le Fauteuil d'argent*, s'impose comme le modèle des avatars du géant en *fantasy* jeunesse, en en proposant deux variantes successives : les géants de la montagne, qui rappellent ceux que mentionnait Tolkien et semblent les développer sous l'angle d'une violence stupide et puérile, d'un comique lié au contraste, propre à amuser de jeunes enfants, entre maturité et dimension. Le « seul jeu qu'ils soient assez intelligents pour comprendre » est encore un lancer de rochers, qui dégénère inévitablement en « querelle de géants » : « Ils fulminaient et s'insultaient avec de longs mots incompréhensibles de plus de 20 syllabes. Ils écumaient, trépignaient et sautaient sur place rageusement, et chacun de leurs sauts faisait trembler le sol comme l'impact d'une bombe. Ils se matraquaient avec d'énormes marteaux de pierre grossièrement taillés » pour finir par « pleurer comme des veaux et brailler comme de gros bébés »⁴. Seconde variante, les géants plus évolués du château d'Harfang, dont on devine vite qu'il s'agit d'ogres n'accueillant les enfants que pour mieux les dévorer, le séjour en question permettant au passage une multiplication des jeux d'échelle (jouets ou baignoire gigantesques...).

¹ J.K. Rowling, *Harry Potter et l'ordre du Phénix*, Gallimard Jeunesse, 2003, p. 481-82.

² *Ibid.*, p. 485.

³ Stephen King, *Wolves of the Calla*, 2003, *La Tour sombre V, Les Loups de la Calla*, trad. Marie de Prémonville, Paris, J'ai Lu (Edition illustrée), 2004, p. 152-155.

⁴ C.S. Lewis, *Le Fauteuil d'argent*, *op. cit.*, p. 87-88.

Les brutes d'*Harry Potter* doivent à l'évidence beaucoup au premier de ces types. L'apparition des géants au chapitre 6 du *Fauteuil d'Argent* et celle de Graup au chapitre 30 de *L'Ordre du Phénix*, présentent des similarités frappantes : Jill confond avec de gros rochers les têtes de géants alignés le long de la falaise¹, Harry de son côté prend pour un « monticule de terre » ce qui s'avère « le dos arrondi d'un... » (le mot n'est pas prononcé), « pour un gros rocher couvert de mousse », « en réalité la tête de Graup »². Lewis décrit cette tête comme « un peu trop grande pour le corps », Rowling présente à son tour le géant comme « étrangement difforme », la tête « beaucoup plus grande par rapport à son corps que celle d'un humain » ; aux cheveux et barbe ressemblant à des « broussailles », au « grand visage stupide aux joues gonflées » des premiers, correspondent la « toison de boucles courtes et serrées d'une couleur de fougère » et les « traits » comme « taillés dans une grosse boule de pierre » du second.

Le comique qui s'attache à la violence enfantine incontrôlée d'un corps surdimensionné est repris et accentué chez Rowling par les remarques d'Hagrid selon laquelle son demi-frère « ne connaît pas sa force », « fait des progrès », ou même « est si petit »³. Le géant est de cette façon le plus souvent voué à un traitement ouvertement parodique, qui le dénonce comme porteur des traits les plus éculés des genres merveilleux. Le personnage de Fezzik, dans le chef-d'œuvre de *fantasy* parodique qu'est *Princess Bride* de William Goldman, s'inscrit parfaitement dans ce cadre : « On pense toujours que je suis stupide parce que je suis fort et gros et que je bave un peu quand je suis excité. /La raison pour laquelle les gens pensent que tu es stupide, dit le Sicilien, c'est que tu es stupide. Ça n'a rien à avoir avec le fait que tu baves »⁴. On nous rapporte ensuite son enfance de grand petit garçon, peureux, aimant, qui « ne veu(t) faire de mal à personne », épris de poésie mais désastreux rimeur, et victime hilarante d'une force brute inégalée même dans sa Turquie natale, d'un physique qui le fait traiter de « monstre » et le condamne à être exploité comme tel (« je n'y peux rien si je suis fort, ce n'est pas ma faute, je ne fais même pas de musculation »⁵).

L'« ogre Throop aux trois têtes » décrit par Jack Vance dans *Lyonesse III : Madouc* comme adversaire de la petite princesse⁶ apparaît également dans le contexte d'une réécriture plaisante, mais dans un ouvrage qui se trouve également jouer avec les codes arthuriens (c'est sir Pellinore que recherche Madouc de *Lyonesse*). Les réécritures arthuriennes constituent le

¹ C.S. Lewis, *op. cit.*, p. 86.

² J.K Rowling, *op. cit.*, p. 777 et 779.

³ *Ibid.*, p. 775.

⁴ William Goldman, *Princess Bride* (1973), trad. Ange, Paris, Bragelonne, 2004, p. 93.

⁵ *Ibid.*, p. 131.

⁶ Jack Vance, *op. cit.*, p. 311.

dernier sous-genre qu'il convient de distinguer du tronc principal de la *fantasy* post-tolkienienne pour son traitement des géants, dans la mesure où ceux-ci prolifèrent dans les hypotextes allégués, les romans médiévaux, comme adversaires merveilleux garants de la prouesse¹. Or il faut une fois de plus constater leur importante raréfaction dans les *arthuriana* contemporains : ce sous-genre se confronte essentiellement à la question de l'acclimatation du merveilleux à un mode de pensée rationnel et un contexte historique réaliste, et donc de la possible survie du mythe et de la croyance. Dès lors, le géant médiéval, à la fois humain et sur-humain sans que cette double nature ait à être interrogée, pose une difficulté dont témoignent leur faible représentation et la prudence de leurs rares apparitions : ainsi au début de *L'Enchanteur* de Barjavel, Arthur combat un duc Aleman, Frolle, qui n'est jamais, malgré sa « masse de cuivre », son « écu taillé dans le dos d'un oliphant d'Afrique », son heaume où « on aurait pu donner à boire à trois chevaux », qualifié autrement que de « colosse »² ; de même, dans *Les Dames du Lac* de Marion Zimmer Bradley, la monstruosité de Méléagant, « géant », « difforme »³, est tout de suite sacrifiée à la recherche de vraisemblance.

C'est alors par un chemin très détourné que les géants parviennent à faire retour dans ce corpus arthurien contemporain : dans des textes que leur volonté de totalisation pousse vers l'ésotérisme, Avalon tend en effet souvent à devenir une nouvelle Atlantide, et donc le refuge des survivants de l'île engloutie, dont le nom, tiré de celui de leur premier roi, le titan Atlas, incite à faire des créatures de grande taille. Le cycle arthurien de Stephen Lawhead, et notamment ses deux premiers volumes, *Taliesin* et *Merlin*, travaillent sur cette hypothèse atlante : c'est à cette race différente, plus grande et jouissant d'une longévité bien supérieure, qu'appartiennent « le Roi-Pêcheur », Avallach, et la « Dame du Lac », sa fille Charis ; ce sont ces Atlantes qui seront pris pour le peuple-fée, dans ce qui est présenté au lecteur, selon une stratégie prisée en *fantasy*, comme une explication vraisemblable puisqu'elle sert à dénoncer une croyance merveilleuse⁴... On peut également citer, pour une opposition géants-titans, « *Les Enfants de l'Atlantide* » de Bernard Simonay, dont le troisième tome porte un titre révélateur, *Le Crépuscule des Géants*,⁵ ou les « *Chroniques des Géants* » en deux volumes, *Kobor Tigan't* et *Le règne de Ta*, de la française Christia Sylf⁶, qui content la destruction,

¹ A la suite de François Dubost, je ne comprends pas ici dans le terme « géant » les colosses débonnaires de la littérature médiévale, mais les seules figures maléfiques (*Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale, 12-13^{èmes} siècles. L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, Paris, Champion, 1991, p.570 sq.).

² René Barjavel, *L'Enchanteur* (1984), Paris, Gallimard « Folio », 1987, p. 23-24.

³ M. Z. Bradley, *Les Dames du Lac 1 (The Mists of Avalon)*, 1982), trad. Brigitte Chabrol, Pygmalion-Gérard Watelet, 1986, Livre de Poche 2002, p. 324.

⁴ Stephen Lawhead, *Merlin*, 1987, trad. Luc Carissimo, Paris, Buchet-Castel, 1997, par exemple p. 127.

⁵ Bernard Simonay, *Le Crépuscule des Géants*, Paris, Editions du Rocher, 1995.

⁶ Paris, Robert Laffont, 1969 et 1971.

toujours, de la civilisation supérieure mais décadente des géants, dont les meilleurs peupleront l'Atlantide.

Le sort de l'Atlantide submergée le dit assez, ce dernier ensemble d'ouvrages ne sort pas du scénario auquel la *fantasy* semble très rarement déroger, de géants disparus en tant que race, ne subsistant au mieux que sous la forme d'individus isolés, condamnés à terme quand ils ne sont pas d'emblée réduits par un traitement parodique. Ce sort réservé aux géants, on l'a dit, peut d'abord étonner, dans la mesure où l'antiquité primordiale qui demeure la leur au travers des cultures (antique, nordique, biblique), devrait au contraire leur valoir une place privilégiée, tant elle correspond à une quête fondamentale de la *fantasy*, lancée dans un mouvement perpétuel de remontée vers les origines. Ce genre, d'essence nostalgique, se présente en effet comme une vaste entreprise de compensation et de célébration de la Perte : perte de la croyance, de l'enchantement, de l'origine... Là encore, Tolkien fait office de canon, qui peint dans *Le Seigneur des Anneaux* la fin du Tiers Age et de la Terre du Milieu des elfes et des merveilles : un monde menacé (par les forces de l'Ombre), sauvé et pourtant perdu, toujours déjà perdu dès lors que ne peut que s'ouvrir le décevant âge des hommes. Les géants, dont la disparition précède souvent le début du livre, conformément à leur récurrence ancienne comme symboles de la diminution du monde, semblent alors anticiper cette fin obligée et en souligner trop crûment le caractère inéluctable : demander au lecteur d'ajouter foi à leur simplicité excessivement primitive ferait courir le risque de dénoncer l'autre monde enchanté dans son *artificielle* nostalgie.

Pour Sébastien Mallet, la disparition des géants chez Tolkien correspond à l'abandon de l'allégorie univoque au profit de la « faërie »¹ dont les personnages « n'ont pas vocation à devenir des symboles »². L'élémentarité des géants, cette évidence des phénomènes naturels dont on ne peut les séparer, serait donc trop facilement perceptible et perçue ; même les enfants, derniers susceptibles d'être sensibles à cette puissance symbolique nue, en riraient bien vite. L'extrême répétitivité des descriptions physiques des géants dans tous les exemples proposés fournit un bon indice des faibles possibilités de renouvellement d'une figure figée jusqu'au stéréotype. Bien sûr, il semble qu'on puisse en dire autant de « créations » pourtant toujours aussi prisées par la *fantasy* : mais le géant, qui vient de plus loin, accroît encore cette incroyable difficulté à laquelle se heurte le genre, contraint de préserver et de susciter à nouveau toujours une nostalgie poignante, intacte, alors qu'elle s'use aussi bien que tout ; et

¹ Tolkien définit son acception de ce terme dans « Du Conte de fées », *op. cit.*, p. 140-141 notamment.

² Sébastien Mallet, *op. cit.*, p. 87.

c'est alors la parodie, qui nous permet au moins de rire de la vanité de ce regret, qui s'impose comme la réserve naturelle pour les « derniers des géants ».